

**Aude Vidal, « Dévorer le monde. Voyage,
capitalisme et domination », Éditions Payot &
Rivages, Paris, 2024**

Eléonore Faguiet

Université Paris-Panthéon-Assas (IFP), France

Global, Numéro 1/2026, Surtourisme et promotion de la vie publique locale

Global, Número 1/2026, Overtourism e promoção da vida pública local

Global, Issue 1/2026, Overtourism and promotion of local public life

Entre essai et récit de voyage, cet ouvrage propose une analyse critique et systémique du tourisme contemporain, un tourisme de masse, pilier de l'expansion du capitalisme et qui entretient des rapports de force mondiaux entre les pays et les populations. Empruntant une démarche anthropologique et journalistique, fondée sur ses expériences personnelles de voyage, Aude Vidal interroge les mécanismes de cette industrie qui transforme les cultures locales en produits de divertissement et la planète en un ensemble de ressources à consommer. Elle déconstruit l'idéologie qui promeut le déplacement comme ressort de la liberté individuelle, défendant que le tourisme mondialisé ne soit pas un simple loisir, mais un phénomène social total, révélateur des rapports de domination. Le voyage reproduit et approfondit souvent des structures coloniales et les inégalités de classe, loin de l'imaginaire collectif empreint de rencontres désintéressées. Aude Vidal s'intéresse au paradoxe du « droit au voyage » qui s'exprime par l'épanouissement d'une minorité de privilégiés avec des voyages reposant sur l'exploitation des territoires et des corps des populations hôtes. La capacité à se déplacer loin et souvent constitue un privilège social, écologique et géopolitique qui ne peut subsister que dans une économie de surplus. L'ouvrage s'articule ainsi autour de quatre grandes parties : l'analyse de la construction culturelle du désir d'ailleurs, puis les effets concrets du tourisme sur les territoires visités, avant d'examiner les contradictions du « voyage responsable » (p. 85) et de finir par une réflexion sur les formes de mobilité compatibles avec la justice écologique.

La première partie s'ouvre sur la déconstruction du « désir d'ailleurs » (p. 16). Ce désir contemporain de voyage n'est pas un penchant naturel ou universel, il relève d'une construction culturelle historiquement située, étroitement liée à l'avènement de la société industrielle et aux structures du capitalisme tardif. Ce désir, loin d'être une expression spontanée d'une curiosité humaine intemporelle, est progressivement apparu comme un signe de distinction, privilégié et popularisé par l'aristocratie occidentale, valorisant l'accumulation d'expériences et la mobilité. Ce désir a été façonné et continue d'alimenter un imaginaire de l'exotisme, de l'authenticité, de la rupture avec le quotidien, largement amplifié par les récits de voyages dans les médias et les réseaux sociaux. De plus A. Vidal suggère qu'au XXI^e siècle le voyage soit amplifié par sa fonction de soupape de sécurité face à

l'aliénation du travail ; le désir de voyage serait moins une soif de découverte qu'une réaction à « l'invivabilité » des cadres de vie urbains. Le voyage est vu comme un produit de consommation destiné à compenser la fatigue nerveuse des salariés. A. Vidal explore également la dimension sociologique de ce désir à travers le prisme de la distinction, en analysant comment le voyage met en scène des habitus cosmopolites (p. 27). Les choix de destinations et d'expériences, plus ou moins « authentiques », agissent comme des marqueurs de statut social. La mobilité géographique serait l'une des clés de l'épanouissement personnel, renforçant le phénomène de l'hypermobilité, phénomène s'appuyant sur une asymétrie fondamentale. Les Occidentaux sont sociabilisés à percevoir le monde comme leur jardin disponible ; cette construction culturelle occulte les barrières physiques et politiques qui limitent la circulation de la majorité des autres habitants de la planète. Le désir d'ailleurs n'est donc pas une liberté universelle, mais un privilège construit dont l'universalité apparente sert à masquer des rapports de force néocoloniaux.

Dans la deuxième partie, l'autrice analyse l'ensemble des externalités négatives du tourisme sur les territoires visités, avec les conséquences matérielles, sociales et politiques du tourisme sur les espaces qui l'accueillent, en dépassant la vision irénique du voyage comme moteur de développement. Celles-ci constituent moins une opportunité de développement qu'un processus d'extraction : l'industrie reconfigure l'espace physique et social pour répondre aux exigences de la consommation de loisirs. L'afflux des visiteurs induit des transformations écologiques, avec entre autres l'artificialisation des littoraux, les pressions sur les ressources en eau, la multiplication des infrastructures énergivores et la dégradation des écosystèmes fragiles. Ces effets sont les conséquences structurelles d'un modèle fondé sur la croissance illimitée des flux, ignorant les capacités et ressources naturelles des points d'accueil. Le tourisme construit des spécialisations des territoires souvent délétères, où les territoires perdent leur autonomie productive au profit d'une monoactivité de service, accroissant la dépendance économique à une activité saisonnière et volatile, et la mise en concurrence des populations locales pour des emplois précaires et faiblement rémunérés. Des pressions foncières émergent, conséquence des investissements massifs dans les infrastructures (complexes hôteliers, réseaux de transport, équipements de loisirs), le tourisme étant souvent

plus valorisé que les populations locales, conduisant à l'expulsion de ces dernières des centres urbains ou des littoraux et provoquant une gentrification à l'échelle globale. Le tourisme agit ainsi comme un vecteur de désappropriation, en transformant les lieux de vie en espaces de service destinés à satisfaire les attentes des visiteurs. De plus, Aude Vidal souligne l'ambivalence du rapport à l'environnement, notamment au travers des « sanctuaires naturels », qui, s'ils sont pensés pour le regard du voyageur, deviennent un outil de domination spatiale. La création de parcs naturels ou de réserves d'écotourisme s'accompagne fréquemment de la dépossession des peuples autochtones de leurs terres et de leurs pratiques ancestrales, au nom d'une conception occidentale et esthétisée de la nature sauvage. Enfin, Aude Vidal analyse comment le tourisme transforme les rapports humains en interactions marchandes standardisées. Les cultures locales sont réduites à l'état de folklore, avec une standardisation des expériences et la production d'une « authenticité » mise en scène pour répondre aux imaginaires exotiques occidentaux. Les impacts du tourisme ne relèvent pas d'abus ponctuels, mais d'un système global qui transforme les territoires en ressources exploitables, au détriment de leur autonomie écologique, sociale et culturelle.

La troisième partie de l'essai démontre que les formes contemporaines de voyage responsable (tourisme durable, solidaire, équitable ou compensé) représentent une prolongation idéologique plutôt qu'une alternative crédible au modèle touristique dominant. Envisagées comme des tentatives de sauvetage idéologique d'une industrie en crise de légitimité, ces alternatives représentent souvent une forme de sophistication managériale, reconduisant ses fondements : valorisation des mobilités lointaines, construction de nouvelles infrastructures nécessaires à l'accueil des visiteurs, et maintien des rapports asymétriques entre visiteurs et visités. Une nouvelle distinction sociale apparaît sous couvert d'une dimension morale, en déplaçant le curseur de la consommation de masse vers une consommation de « sens » et de « valeurs » (p. 95). La rhétorique de la responsabilité individuelle (compenser ses émissions, choisir des hébergements labellisés, privilégier des circuits « authentiques », p. 90) fonctionne tel un mécanisme de dépolitisation, en déplaçant la question des impacts structurels vers des gestes moraux permettant au voyageur de se percevoir comme vertueux sans modifier ses pratiques fondamentales. Aude Vidal souligne

également la posture paternaliste de nombreux projets dans l'économie du partage ou le volontariat international, en transformant les populations locales en objets d'aide ou d'éducation, renforçant les imaginaires coloniaux de la rencontre. Ces formes de voyages alternatifs participent à la marchandisation de l'éthique, usant de la responsabilité comme d'un argument commercial plutôt qu'un véritable cadre de transformation. L'autrice s'intéresse plus profondément à l'instrumentalisation et à la marchandisation de l'intimité, en cherchant à s'immerger chez l'habitant ou au cœur des communautés. Le tourisme solidaire transforme ainsi les derniers espaces de vie extra-marchands en produits de consommation « authentiques » (p. 58). Cette partie suggère que ces pratiques agissent comme un écran de fumée qui empêche d'envisager la décroissance touristique, en s'évertuant à rendre le privilège du départ moralement acceptable, pérennisant ainsi l'idée que le monde doit rester à la disposition immédiate de celles et ceux qui ont le pouvoir de l'acheter.

Dans sa quatrième partie, Aude Vidal esquisse une réflexion prospective sur les conditions d'une mobilité compatible avec les impératifs de justice écologique et de sobriété, en rupture avec l'imaginaire expansif du tourisme mondialisé selon lequel une transition technologique permettrait de maintenir les volumes de flux actuels. Son approche ne consiste pas seulement en une réduction quantitative des déplacements, car l'hypermobilité des uns ne peut se faire qu'au détriment de l'habitabilité des territoires des autres, mais en un renversement complet de notre rapport à l'espace et au temps. D'après elle, la question implique une reconfiguration structurelle de nos modes de déplacement, fondée sur la sobriété matérielle et la réduction drastique des mobilités longue distance. La justice écologique suppose de reconnaître l'inégale responsabilité des individus et des pays dans la crise climatique, ainsi que l'inégale capacité à se déplacer. Dans cette perspective, la mobilité est pensée comme un bien commun soumis à des contraintes biophysiques et à des impératifs d'équité. Cette réflexion mène Aude Vidal à explorer des formes alternatives de déplacement : mobilités lentes, ancrées et non extractives, en opposition avec la consommation de spots géographiques. Ces pratiques ne relèvent pas d'un ascétisme, mais d'une transformation du rapport au déplacement, où l'intensité de l'expérience l'emporte sur la distance parcourue. Cette mutation exige une politisation de la question des temps de vie et ne saurait être

individuelle : le voyage doit cesser d'être une fuite compensatoire, et pour ce faire, la justice écologique doit s'accompagner d'une transformation des conditions de travail et d'habitation, rendant inutile l'exil temporaire comme remède à l'aliénation. Cet essai se clôt sur un appel à repenser nos imaginaires collectifs de l'épanouissement, car celui-ci résiderait moins dans la capacité à « dévorer le monde » que dans celle de l'habiter durablement, en respectant l'autonomie des peuples et l'intégrité des écosystèmes.

Avec cet essai, Aude Vidal propose une critique dense et rigoureuse du tourisme mondialisé, en dévoilant les ressorts culturels, économiques et politiques qui structurent le désir contemporain de mobilité. Son analyse démontre l'ambivalence du voyage : il est présenté comme une quête de liberté individuelle alors qu'il participe activement à la reproduction de logiques néocoloniales et à la fragilisation des écosystèmes. En déconstruisant l'imaginaire valorisant de l'ailleurs, l'autrice articule une réflexion qui dépasse les approches moralisantes pour interroger les conditions structurelles de la mobilité. Par conséquent, celle-ci invite à décroisonner la question du loisir pour l'inscrire dans une réflexion plus large sur l'aliénation du travail et la justice écologique, plaidant pour une éthique de la déprise qui redéfinirait l'épanouissement hors de l'hyper-mobilité. L'ouvrage constitue une contribution importante aux réflexions contemporaines sur la justice écologique et sur les imaginaires de la mobilité. En dévoilant les logiques de domination qui sous-tendent le tourisme globalisé, Aude Vidal invite à dépasser les discours consensuels sur l'ouverture au monde pour interroger les conditions matérielles et politiques qui rendent possible la mobilité des uns et impossible celle des autres.